Guide de lecture : un livre où picorer

Ce livre a été écrit dans l'ordre où il se présente aujourd'hui. Il suit donc un fil logique, qui va des questions de fond vers des questions plus concrètes. Mais il est tout à fait possible de le lire autrement. Mon but, en écrivant ce livre, a été d'éclairer, pour les chrétiens, les enjeux de leur action. Il peut être, dès lors, plus facile, pour tel ou tel lecteur, de commencer par une question particulière qui le préoccupe. Il ira chercher, dans ce cas, dans la table des matières, le chapitre qui lui semble être le plus proche de ses préoccupations. Il pourra ensuite picorer à droite, à gauche, aller en avant, revenir en arrière. Au bout d'un moment il s'interrogera peut-être sur la posture générale qui sous-tend les divers chapitres. Il retournera alors vers les premiers chapitres du livre.

On peut donc lire ce livre à l'endroit, en allant du général vers le particulier, mais on peut aussi le lire à l'envers, en remontant du particulier vers le général. On peut le lire comme la défense d'une thèse unique et forte, déroulée de A à Z : la Bible a quelque chose à dire sur la construction concrète de notre action. Mais on peut le lire également comme une sorte d'encyclopédie qui s'intéresse à différentes facettes de l'action. Un des lecteurs du manuscrit l'a qualifié de caverne d'Ali Baba où l'on pouvait piocher à volonté. Un autre a dit qu'un chapitre l'avait laissé perplexe, jusqu'au moment où il était arrivé à un autre qui lui avait permis de comprendre, rétroactivement, le premier.

Chaque lecteur, de toute manière, aura ses chapitres favoris, ceux qui lui parlent le plus, et il aura également des chapitres qui lui semblent moins intéressants, ou plus difficiles à comprendre, et qu'il finira par sauter, au moins provisoirement. Ce que j'espère n'est pas forcément que tout lecteur se saisisse du tout, mais plutôt que chaque lecteur soit encouragé et revigoré, de sorte qu'il puisse aller de l'avant dans son action de tous les jours : que ce livre soit le compagnon des joies et des peines de tout un chacun dans sa vie quotidienne.

Chapitre II

Les difficultés d'une théologie de l'action

Monter et écrire une théologie de l'action est difficile, aujourd'hui, à cause, je l'ai dit, des fausses évidences qui encombrent ce terrain et qu'il faut démonter une par une. Mais, par ailleurs, c'est un sujet difficile en tant que tel, car l'action échappe, par bien des côtés, à toute entreprise de description et de systématisation. Les difficultés que chacun de nous rencontre à se situer dans l'ensemble des choses qu'il fait ne sont pas seulement liées à des carences de la pensée ou à une paresse intellectuelle. Dès que nous parlons de ce que nous faisons et de ce que d'autres font, nous nous rendons compte que la réalité nous échappe. Les actes dépassent sans cesse les mots. Dès que nous prétendons vouloir faire une chose nous constatons que nous en faisons une autre. L'action résiste à nos mots et à notre volonté. Quant à l'action des autres, il est bien difficile d'en comprendre les raisons, les motifs ou la logique !

L'action n'est donc pas immédiatement transparente et elle ne se laisse jamais totalement ramener à des mots. Mais ce n'est pas là la seule difficulté que nous affrontons. L'action nous révèle, également, notre finitude, nos limites, notre imperfection, notre péché et qui a envie de parler de ces sujets ? Entre l'impuissance et l'imperfection nous évoluons, semble-t-il dans un domaine bien sombre. Pourtant, agir nous procure des joies incomparables et, par ailleurs, c'est notre vocation : « Nous avons été créés en Jésus-Christ pour les œuvres bonnes que Dieu a préparées d'avance afin que nous nous y engagions » (Ep 2.10). C'est bien là le paradoxe de l'action : un sujet difficile mais passionnant, plein de souffrances autant que de joies.

Le travail, l'action ou le militantisme sont des épreuves de réalité (des moments où nous nous heurtons aux autres, au réel et à ses limites), qui nous font avancer mais qui nous ramènent, également, sur terre. Ce sont

des écoles d'humilité, de patience mais aussi d'espérance. Alors, ne disons pas d'emblée que tout est facile. Ne déroulons pas un discours lisse qui fait fi des obstacles ! Les manuels de consultants avec leurs histoires à succès, les livres de psychologie pratique avec leurs recettes infaillibles, les témoignages chrétiens qui « oublient » de parler des moments difficiles, m'insupportent ! Il faut faire droit aux difficultés que chacun rencontre, sans tomber dans la sinistrose pour autant, mais en étant lucides. Voyons plus en détail ces difficultés dont nous prenons conscience lorsque nous commençons à travailler, à agir ou à militer et, ensuite, nous comprendrons mieux pourquoi certains ont cherché à échapper à ces difficultés et nous verrons mieux les fausses pistes qu'il nous faut éviter.

1. Les difficultés pour comprendre les causes et maîtriser les conséquences d'une action

Je me suis beaucoup attaché, lorsque j'avais une vingtaine d'années, au livre de l'Ecclésiaste (aussi appelé, lorsque l'on utilise le nom hébreu du livre : « Qohéleth »). À l'époque, il sapait le moral à pas mal de mes camarades et je dois dire que ma lecture n'était pas totalement dépourvue de délectation morose. Il y a quelque chose de déprimant et de déprimé chez cet auteur. Cela dit, je pensais à l'époque et je le pense, aujourd'hui, davantage encore, qu'on ne lit (lorsqu'on le lit) en général, qu'une moitié de son message. On retient en premier lieu, par exemple, la formule : « Vanité des vanités, dit l'Ecclésiaste, vanité des vanités, tout est vanité » (Qo 1.2, BC). Quoi de plus déprimant, en effet. Y a-t-il une formule qui encourage plus à rester chez soi et à se coucher ?! Pourtant l'Ecclésiaste est aussi celui qui dit : « Le matin, sème ta semence, et le soir, ne laisse pas de repos à ta main » (Qo 11.6), ou encore : « Tout ce que ta main se trouve capable de faire, fais-le » (Qo 9.10). De fait, chaque fois que l'on pense que l'Ecclésiaste va tirer des conclusions totalement pessimistes, il retourne vers une invitation à agir et à aller totalement de l'avant. En fait, avec une rare lucidité, il voit les difficultés et les écueils de l'action, mais cela ne l'empêche pas de continuer à marcher, en pensant qu'il y a moyen de surmonter ces difficultés et ces écueils.

La première difficulté qu'il relève, à propos de l'action, est que nous n'en maîtrisons pas les tenants et les aboutissants. « Qui creuse une fosse tombe dedans, qui sape un mur, un serpent le mord, qui extrait des pierres peut se blesser avec, qui fend du bois encourt un danger » (Qo 10.8-9). C'est formulé dans un langage poétique et imagé mais le message est clair et nous en faisons souvent l'expérience : une fois que nous nous sommes lancés dans un projet, des difficultés imprévues surviennent et il arrive que ce que nous avons entrepris échoue voire donne un résultat

contraire à nos attentes. Dans ce passage l'Ecclésiaste ou Qohéleth, comme on voudra, dit, malgré tout, qu'avec un surcroît de savoir technique le résultat est meilleur. Il poursuit, en effet : « Si le fer est émoussé et qu'on n'en aiguise pas le tranchant, il faut redoubler de forces; il y a profit à exercer comme il convient la sagesse » (Qo 10.10). Voilà, c'est une voie de progrès, assurément : accumuler de l'expérience, du savoir-faire, des techniques. Mais ce n'est pas une voie infaillible non plus. Ailleurs dans le livre on trouve cet aphorisme : « Je vois encore sous le soleil que la course n'appartient pas aux plus robustes, ni la bataille aux plus forts, ni le pain aux plus sages, ni la richesse aux plus intelligents, ni la faveur aux plus savants, car à tous leur arrivent bonheur et malheur » (Qo 9.11, ad.). Ici, donc, le savoir ou le savoir-faire n'est pas un gage de succès. L'aboutissement de l'action ne se déduit pas, purement et simplement du savoir mis en œuvre.

L'écriture du livre de l'Ecclésiaste est, il faut le souligner, cohérente avec son contenu. Les vérités ne sont pas alignées les unes derrière les autres dans un ordre logique et impeccable. On ne trouve aucune démonstration. Au contraire le livre regorge de paradoxes, de formules contradictoires les unes avec les autres et qu'il faut donc prendre avec distance, sans les transformer en absolus. On a l'impression que l'auteur regarde les événements d'une certaine manière puis qu'il les considère, ensuite, avec une autre perspective. Le total est à la mesure des surprises dont il parle dans la vie quotidienne : il va dans un sens, rebrousse chemin et repart dans un autre. Son discours est aussi imprévisible que les revers incessants qu'il repère dans le cours de l'action. Il faut méditer longuement là-dessus, à mon avis. De fait, lorsque l'on parle de l'action, il y a une limite à la cohérence du discours que l'on peut tenir. Les incertitudes, les surprises et le caractère fluctuant des événements que nous traversons, empêchent de tenir un discours qui utilise trop l'adverbe « toujours ». Il est possible d'en dire quelque chose, pourtant. Tout ne se déroule pas dans le désordre le plus total. Mais on doit limiter la tentation de l'esprit de système qui guette toute personne (et pas seulement les intellectuels!). On voudrait comprendre La Raison des Choses, Le Bouton sur lequel appuyer et recevoir Le Bon Conseil. Dans la pratique on doit se limiter aux considérations probables et valables le plus souvent, sans parvenir à des certitudes et à des vérités éternelles.

Aristote l'a dit, à sa manière et, quelles que soient les réserves que j'émettrai ensuite sur sa philosophie, il me semble qu'il a vu juste quant au genre de discours qu'on pouvait tenir sur les questions pratiques :

> Les choses belles et les choses justes qui sont l'objet de la Politique [c'est-à-dire de l'éthique sociale, dans notre vocabulaire d'aujourd'hui], donnent lieu à de telles divergences et à de telles incertitudes qu'on a pu

> croire qu'elles existaient seulement par convention et non par nature. Une pareille incertitude se présente aussi dans le cas des biens de la vie, en raison des dommages qui en découlent souvent : on a vu des gens périr par leur richesse, et d'autres périr par leur courage. On doit donc se contenter, en traitant de pareils sujets et en partant de prémisses du même ordre, de montrer la vérité de manière grossière et approchée; et quand on parle de choses valables seulement le plus souvent [donc simplement probables] à partir de prémisses elles aussi valables le plus souvent, on ne peut aboutir qu'à des conclusions du même ordre[1].

Je suis bien d'accord : nous ne savons pas de science sûre ce qu'il convient de faire et cela crée des controverses sévères entre nous. Des chrétiens qui participent à la même Église et qui sont prêts à réciter ensemble une même confession de foi peuvent parfaitement avoir des avis diamétralement opposés sur les questions pratiques. Au point qu'il est permis de se demander, comme le fait Aristote, si, dans ce domaine, tout n'est pas affaire de convention.

L'Ecclésiaste se pose la même question : « Qui sait ce qui est le mieux pour l'homme pendant l'existence, pendant les nombreux jours de sa vaine existence qu'il passe comme une ombre? » (Qo 6.12). À plusieurs reprises il confesse les limites de son savoir : « Ce qui est venu à l'existence est lointain et profond, profond! Qui le découvrira? » (Qo 7.24). « L'homme ne peut découvrir ce que Dieu fait du commencement à la fin » (Qo 3.11, ad.).

Celui qui dit qu'il sait quoi faire en toute circonstance est aveugle. Bien sûr, lorsque nous parlons de l'action nous cherchons à généraliser le plus possible, à aller au-delà de tel ou tel cas particulier. Nous tentons de comparer des situations semblables, de repérer les points forts d'une situation, ceux qui doivent nous rendre vigilants. Nous allons aussi loin que nous pouvons dans cette direction. Mais ensuite? Ensuite nous butons sur des limites. Telle manière de faire, pertinente dans tel cas, semble être un remède pire que le mal dans tel autre cas. Sommes-nous trop rigides ou trop mous? Jusqu'à quel point devons-nous dire ce que nous pensons? Quand devons-nous nous retirer d'une situation qui nous semble compromettante? Devons-nous intervenir par rapport à telle ou telle situation qui nous semble injuste? Et, si oui, que faire? On peut répondre à ce genre de question avec quelques grands principes généraux mais il est toujours difficile d'y répondre ici et maintenant.

« J'ai vu toute l'œuvre de Dieu; l'homme ne peut découvrir l'œuvre qui se fait sous le soleil, bien que l'homme travaille à la rechercher, mais sans la découvrir; et même si le sage affirme qu'il sait, il ne peut la

1. Aristote, *Éthique à Nicomaque*, I, 1; 1094, b, ligne 20. Nous sommes partis, en l'explicitant un peu, de la traduction de Jean Tricot, Paris, Vrin, 1987, p. 36-38.

découvrir » (Qo 8.17). Même si le sage affirme qu'il sait… Voilà une formule forte. Bien sûr on peut la contester. Certains considèrent que le scepticisme de l'Ecclésiaste est daté. Autrefois les hommes, effectivement, ne maîtrisaient pas la nature. Ils ne comprenaient rien à ce qui leur arrivait. Mais nous, modernes, n'est-ce pas, nous verrions clair. À l'âge de l'effet de serre, des épidémies mondiales et des inégalités économiques persistantes entre nations, ce genre de croyance a moins de vogue qu'au début du XX^e^ siècle. Beaucoup de gens se méfient, aujourd'hui, du technocrate qui prétend savoir, de l'homme politique qui explique qu'il connaît les ressorts de la croissance économique ou du leader qui demande à ses zélateurs de le suivre les yeux fermés.

Mais alors, si une telle incertitude règne quant aux logiques profondes de l'action, si nous y voyons aussi peu clair, si le fond des choses nous est masqué, à quoi bon agir encore? C'est alors que Qohéleth se livre à un retournement dont il a le secret. Si tu ne sais pas, dit-il, eh bien va de l'avant sans te poser trop de questions. Si tu te livres à trop de supputations et de questions tu ne feras jamais rien :

> Lance ton pain à la surface des eaux,
> car à la longue tu le retrouveras.
> Donne une part à sept ou même à huit personnes,
> car tu ne sais pas quel malheur peut arriver sur la terre.
> Si les nuages se remplissent,
> ils déversent la pluie sur la terre;
> qu'un arbre tombe au sud aussi bien qu'au nord,
> à l'endroit où il est tombé, il reste.
> Qui observe le vent ne sème pas,
> qui regarde les nuages ne moissonne pas.
> De même que tu ignores le cheminement du souffle vital,
> comme celui de l'ossification dans le ventre d'une femme enceinte,
> ainsi tu ne peux connaître l'œuvre de Dieu,
> Lui qui fait toutes choses.
> Le matin, sème ta semence,
> et le soir, ne laisse pas de repos à ta main,
> car tu ne sais pas, de l'une ou de l'autre activité, celle qui convient,
> ou si toutes deux sont également bonnes. (Qo 11.1-6)

Voilà une approche très pragmatique de l'action! Il faut, nous dit Qohéleth, tenter notre chance et nous verrons bien. La logique de l'action se découvrira en marchant. C'est en faisant des tentatives diverses que nous verrons ce qui est le mieux. Cela peut paraît bizarre mais cela rejoint, je pense, très profondément la conception que se fait l'Ecclésiaste de la sagesse. La sagesse ne sert pas, pense-t-il, à savoir tout d'avance, à avoir *a priori* une représentation complètement balisée de la situation. La sagesse n'a pas pour but de donner une description exacte de la réalité et

de ses règles. Cela, c'est notre conception de la science. Avec la science nous voulons et nous prétendons savoir précisément et à coup sûr. Mais l'Ecclésiaste ne poursuit pas ce but. Le rôle de la sagesse, pour lui, est d'aiguillonner, de poser des repères, de tracer des voies, bref de permettre d'avancer en respectant les préceptes d'action que Dieu nous donne, mais pas de garantir le succès à tous les coups : « Les paroles des sages sont comme des aiguillons, les auteurs des recueils sont des jalons bien plantés » (Qo 12.11).

C'est peut-être pour vous une vision un peu perturbante de la sagesse. Le sage ne sait pas, mais il aiguillonne. Il ne connaît pas le bout de la route, mais il jalonne. Le sage interroge, il rend attentif, il met en évidence des enjeux cachés, mais il y a une partie des choses qui lui échappe et il le sait.

Voilà une première difficulté, lorsque l'on veut parler de l'action : on doit se tenir dans cet entre-deux que je viens d'essayer de décrire. Nous parlons de vraisemblance, et non de certitude, d'éléments qui sont valables le plus souvent, mais pas toujours. Une théologie de l'action doit aiguillonner, tracer des voies, interroger, montrer des enjeux, mais sans se transformer en une science de l'action qui prétendrait avoir compris les moindres rouages de l'homme et de la société. La théologie de l'action ne permet pas de manipuler les autres. Elle ne transforme pas les autres en atomes que l'on peut dévier à sa guise. Classiquement, beaucoup d'auteurs se sont tenus sur l'une ou l'autre rive de cet entre-deux en renonçant à se tenir au milieu. Soit ils ont renoncé à parler de l'action en considérant qu'il s'agissait, décidément, d'un domaine trop incertain et trop fluctuant, soit ils ont prétendu qu'ils savaient « que faire »[2] et ont cherché à faire rentrer les déviants dans le rang en leur enseignant les « bonnes pratiques »[3].

Voilà donc une première difficulté et elle est de taille !

2. La prise de conscience de notre finitude et des limites de notre pouvoir

Une deuxième difficulté récurrente, dans le champ de l'action, est le fait que nous n'arrivons pas à nos fins. Nous n'arrivons pas à faire ce que nous voudrions, soit que les autres résistent à nos suggestions, soit que

2. Un avatar récent de cette pseudo-science est le sinistre *Que faire ?* de Lénine qui a prétendu construire l'action révolutionnaire avec la même simplicité que le montage d'un mécano.
3. La véritable furie des « bonnes pratiques », aujourd'hui, dans le management des entreprises, est un autre signe de la croyance que tout est simple et que la recette qui a marché là-bas marchera de la même manière ici.